Annie
Éducatrice sportive, spécialisée femmes enceintes, 69 ans
Entretien du 29 août 2022

Depuis toujours, petite fille, j'ai été rebelle à l'autorité masculine. J'ai été élevée par une grand-mère qui faisait des accouchements à domicile, à la campagne. Je l'accompagnais. J'étais fascinée par tout ce qui était féminin. J'ai eu une maman qui a eu beaucoup de difficultés, qui était gravement malade. Soumise à l'autorité du père ou du mari, dans ma tête c'était, il faut qu'une femme soit libre.
Libre de ses actes, de ses choix.
J'avais fait le choix de rentrer à l'école des sages-femmes qui était à l'époque l'école des petites bleues. C'était un tronc commun infirmière-sage-femme. On pouvait passer le concours d'entrée. Mon dossier était prêt, ma grand-mère a imité la signature de mon père. J'étais prête ! Mon père m'a retirée de l'école, d'une manière violente pour que j'élève mes frères et sœurs, maman étant hospitalisée à l'hôpital psychiatrique. C'est le départ de ma rébellion. À partir de là, j'ai beaucoup fréquenté les associations pour aider les femmes. Quand j'avais une connaissance ou une copine qui avait des soucis, je les emmenais voir les personnes concernées dans l'association.
Je me suis mariée avec un militaire, j'avais 18 ans. Il a été muté à Châteauroux. À l'époque, je sortais juste du lycée, j'avais envie de faire quelque chose et pur hasard, à la télé, est passé aux Coulisses de l'exploit, un reportage sur l'accouchement fait par Max Ploquin. Ça m'a fait un choc ! J'ai dit, c'est avec cet homme-là que j'aimerais accoucher. Il savait parler des femmes avec respect. Il donnait aux femmes toute l'autonomie de leur corps. Il leur donnait les moyens d'être actrice de leur accouchement. Moi, ça m'a emballée. Dès le lendemain, j'ai dit, il faut que je prenne contact avec Max Ploquin ! C'est ce que j'ai fait.
Six mois plus tard, j'étais enceinte. Entre temps, étant très sportive, j'avais passé mon diplôme de maître nageur. À Châteauroux, comme autour de Châteauroux, il n'y avait pas de piscine. Le seul endroit où j'ai pu travailler de manière bénévole, c'était le camp militaire où il y avait deux piscines. J'ai eu l'autorisation, étant femme de militaire, d'ouvrir un créneau pour les femmes. À l'époque, ça ne se faisait pas. Les femmes enceintes, on les cachait. On cachait leurs ventres avec des chasubles. Quand tu étais en fin de grossesse, tu restais chez toi. Il n'y avait pas d'activité physique pour elles. Etant moi-même enceinte, il n'y avait que dans l'eau où je trouvais le bonheur du corps, la liberté du corps. C'était un retour sur soi, cette eau. J'ai commencé à lire les livres de Bachelard, « L'eau et les rêves », sur la symbolique de l'eau. Ça m'a interpellée. C'est ce cheminement que j'ai fait la première année.
Parallèlement, j'avais pris contact avec Max Ploquin. Je suis tombée vraiment en amitié avec lui. Tout de suite. C'était quelqu'un d'extrêmement empathique. Qui savait écouter.Tout son corps écoutait. Il était vraiment ce qu'on appelle « toute ouïe ». Il m'a dit, c'est très bien ce que tu veux faire, ça me plaît ton projet.
Je voulais vraiment faire quelque chose.
Il y avait la frustration que j'avais eue de ne pas pouvoir faire des études de sage-femme, alors que j'avais déjà une certaine connaissance de la femme et de la grossesse avec ma grand-mère et mon expérience familiale. Je voulais faire un lien entre les deux.
Et puis, l'eau. Je sentais qu'il y avait un lien à trouver. Il m'a dit, j'ai une piscine dans ma maison, j'ai une clinique. Je te donne les moyens gratuitement de mettre ton projet à profit. Et si tu veux encore aller plus loin, tu viens travailler avec moi.
Extraordinaire !
J'ai rencontré là, dans cette clinique, des femmes, des jeunes femmes, qui n'étaient pas diplômées. Comme moi. Elles étaient apprenties de la vie. On faisait tout quand on allait chez Ploquin. On épluchait les carottes, on faisait l'accompagnement des femmes, on allait en salle d'accouche-

ment, on faisait des soins aux bébés. Tu faisais ton apprentissage avec les professionnels qui étaient là, c'est à dire, lui, sa femme qui était sage-femme, une infirmière, une aide-soignante, une nounou. Il y avait une diplômée pour chaque corps de métier et des apprenties. Beaucoup de bénévoles. Ça fonctionnait sur le bénévolat. Il était issu de la clinique des Métallurgistes. Il avait un parcours particulier, Max Ploquin. Communiste, proche de Lacan, il avait été son élève. C'était quelqu'un qui avait fait beaucoup de psychanalyse. Un des fondateurs de l'association de psychoprophilaxie obstétricale, avec le docteur Lamaze.
Mon cheminement, je l'ai fait avec quelqu'un qui croyait en moi, qui m'a aidée à mettre en place une certaine pratique. À l'époque, c'était une pratique limitée, on nageait, on soufflait, c'était en accord avec la prophilaxie. Tout était sur la respiration, le contrôle de soi. Se réapproprier la sensation, lutter contre la douleur, évincer le geste inopportun du médecin.
Avec le temps, ça a évolué. Max me disait, tu ne pourras changer les choses que si tu acceptes et que tu introduises les papas dans cette histoire. Il faut que les hommes se sentent à l'aise. Max disait que « les hommes étaient des femmes comme les autres ». Il disait ça tout le temps. Jusqu'à présent, moi c'était plutôt les femmes, les femmes sans les hommes. Mais à un moment donné, tu te rends compte que ce n'est pas possible ce cheminement-là.
L'évolution correspondait à l'évolution de la société. Pour alimenter tout ce cheminement, tout ce travail que je voulais plus cohérent, j'ai fait des tas de stages. J'ai été voir Michel Odent à Phitiviers. J'ai été à Ostende, où se faisaient des accouchements dans l'eau. Je suis restée une semaine avec l'association qui promulguait l'accouchement dans l'eau avec des dauphins. C'était de l'eau de mer, ils allaient loin, ils mettaient les bébés dans l'eau dès la naissance. C'était interdit en France. J'ai accumulé les expériences. Il fallait donner les moyens au couple d'être lui-même acteur de ce qui se passait. J'ai trouvé un parallèle entre la peur de l'eau et la peur d'accoucher. C'est une peur irraisonnée, toujours à partir d'une histoire familiale. À laquelle s'ajoute une mémoire collective. Les histoires d'eau dans les familles sont quelquefois dramatiques. Et quelquefois, ça se rejoint. On dit d'un enfant « qu'il tasse » , « qu'il a bu » alors qu'il a inhalé son liquide amniotique. Les femmes enceintes réclament l'eau, elles aiment prendre des bains, elles aiment aller dans la piscine. Et depuis toujours.
On n'était pas nombreux et nombreuses à l'origine de la Maison de la Naissance. Michel Odent est venu à Nantes en 1979. Je faisais partie de l'association Terre des hommes, je venais juste de rentrer dans cette association. Michel Odent était là pour son livre qui venait de sortir autour de la naissance dans l'eau. Il y avait une foule de couples, de femmes, d'hommes qui voulaient parler des conditions de la naissance. Après le film et après le discours d'Odent, il y a eu des questions, des questions, des questions et les gens restaient, les gens restaient, les gens restaient. Dont un ancien journaliste de Libération, Michel Bourse, qui a été notre président fondateur et acteur de la Maison de la Naissance. À la fin,il est resté une quinzaine de personnes et on a décidé de créer une association, l'association Bien Naître.
J'y avais ma place, c'était du militantisme et professionnellement j'avais des choses à dire, autour de l'eau. En tant que femme, c'est un combat que j'ai adoré. Je voyais que je n'étais pas seule, beaucoup de femmes se posaient des questions. Ça avait le vent en poupe, c'était vraiment des années où il y avait énormément de questions sur les bébés.
C'était en 1979. 1980-1982, Brazelton. 1982-83, le film « Le Bébé est une personne ». À partir de là, il y a eu une flambée ! La Maison verte de Françoise Dolto ! Les Cahiers de la naissance avec ce regroupement de professionnels de la clinique des Lilas, avec Michel Odent, Max Ploquin, tous ces gens-là ! Ça fleurissait de partout. C'était facile de trouver son chemin.
Avec l'association Bien Naître, j'ai fait des heures de bénévolat. J'allais à Châteauroux, Max Ploquin me prêtait des films, les beaux films qu'il a faits, une dizaine de films. J'allais, les premières années, toute seule, dans les centres sociaux. On montrait le film et il y avait débat. Puis, soit j'étais accompagnée par un médecin qui venait de l'association, soit par une sage-femme, Laurence Platel qui était militante. Tous les bénévoles ont beaucoup travaillé, un bouquin a été écrit, le desiderata, le bouquin idéal de la maternité idéale ! À la fin de la dernière conférence qu'on a faite, Laurence et moi, j'ai fait un petit break à la maison, j'ai invité tout le monde à venir manger ! On était nombreux !

Le président, Michel Bourse dit : « Ce qui serait bien c'est qu'on ait notre maternité ! » On rêvait, hein !? Et Max Ploquin qui était là : « Mais, faites-le ! J'ai un copain qui vend sa maternité à Nantes. Si tu veux, je te donne son numéro, vous vous débrouillez. » Et c'était la clinique du docteur Grésillon !
La clinique est née de tout ça, mais elle est née grâce à Max Ploquin. Il ne faut pas oublier.
Le début, la petite flamme, la toute petite flamme !
Si je n'avais pas été dans le projet, moi professionnelle de l'eau, il n'y aurait pas eu de piscine, il n'y aurait pas eu de préparation à l'accouchement dans l'eau. J'en ai fait partout où je suis passée. À Longuet, j'ai ouvert un créneau pour toutes les femmes enceintes, les trois mois où j'y suis restée, un été. À Châteauroux, à Longuet, à Angers, je l'ai fait ! À Nantes, j'ai ouvert un créneau en rencontrant le directeur du CHU de l'époque. Je suis allée voir la directrice de l'école de sages-femmes, elle s'appelait Madame Grandhomme. Pour une sage-femme, c'est formidable ! Avec elle, on a ouvert un créneau à la pisine. Il a fallu que j'argumente pendant un an auprès de mes employeurs. Texto, dans le bureau des conseillers des sports : «Vous n'allez quand même pas mettre une femme enceinte en maillot de bain à la piscine ? C'est pas possible ! Que vont dire les usagers ? »
Ils trainaient des pieds mais comme il y avait l'aval de Mme Grandhomme et du directeur du CHU, ils n'ont pas osé me dire non. Ils n'ont pas chauffé l'eau pour autant. J'étais vraiment contente même si les conditions étaient terribles, les femmes avaient froid. On ne pouvait pas mettre en place de la relaxation dans une piscine qui n'était pas chauffée. Après, il y a eu un peu de mieux, l'année où il y a eu obligation de mettre les enfants de maternelle dans l'eau.
Je n'ai rien raté de tout ce qui s'est passé pour la construction de la Maison de la Naissance. J'étais là.
J'ai bossé comme une folle, de manière bénévole, j'ai donné des heures, des heures et des heures.
Pour être là, pour exister, pour que ce ne soit pas qu'un détail.
Quand j'ai rencontré Monsieur Lemoine, il a été enchanté par ma proposition. Ça allait dans le sens de la société, ça allait dans l'image de marque des Mutuelles. Après, c'est une autre histoire. Ma proposition, c'était qu'il y ait un bassin chauffé pour préparer les femmes à la naissance, en couple. Au début, c'était seulement les femmes, parce qu'il n'y avait pas beaucoup de place. Après, j'ai réduit le nombre de personnes pour qu'il y ait des couples.
Je me suis battue pour exister, parce que finalement je n'avais pas de légitimité dans l'équipe. Quand Michel Bourse a lâché le groupe Bien Naître, j'ai pris la présidence. En prenant la présidence, j'ai animé les réunions qui se faisaient à l'intérieur de la maternité. Quand on n'avait pas encore la piscine, je tenais la bibliothèque. Il fallait que j'occupe la place, il ne fallait pas que je lâche ! Jusqu'au bout, il ne fallait pas que je lâche. Ce n'était pas pour moi, mais pour avoir de bonnes conditions, les meilleures du monde !
Et j'ai eu un cadre de travail de rêve. Sauf financièrement, ça, ça a été très difficile. Je me suis laissée dépasser, j'aurais dû être plus exigeante, exiger la sécurité. Quand j'avais rencontré Monsieur Lemoine, j'avais dit : Écoutez, Monsieur Lemoine, je lâche le fonctionnariat, je lâche des conditions de travail où j'ai un très bon salaire. » J'étais déjà responsable, j'avais déjà 20 ans de service, je perdais ma retraite. « Promettez-moi de ne pas me lâcher. » On m'a lâchée. Ça a été très très très très dur. On m'a lâchée. Pas l'équipe. L'équipe m'a soutenue, heureusement.
Quand on a déménagé de Saint-Sébastien, dans le futur projet de la clinique Jules-Verne, ils m'ont fait un cadre de piscine, un truc immense, inutile, on n'avait jamais demandé ça. Une gabegie de mètres carrés. Avec un tout petit bassin qui était magnifique, chauffé, c'était vraiment le luxe, le bonheur absolu. Par rapport à Saint-Sébastien, c'était mieux mais j'ai eu peur. Je ne me suis pas rendue compte que l'établissement était... Tout le monde avait peur, on a traîné des pieds pour y aller.
Maintenant, je sais pourquoi.
Et là, j'ai été abandonnée, on m'a lâchée. Ils ont fermé, bétonné la piscine. On m'a dit : « T'es un maître nageur, tu peux faire ça ailleurs. Va t'en ! » On m'a trouvé des créneaux à la piscine Jules-Verne, à côté, de la clinique, dans de très mauvaises conditions. Je ne pouvais plus accueillir les

couples, j'avais de l'eau froide. Bref, ça a été terrible. C'est moi qui est trouvé la clinique de la Tourmaline, [à Saint-Herblain], pour continuer ailleurs. Grâce à ce réseau de femmes qui est fantastique. Toute ma vie, toutes les femmes que j'ai eues en préparation m'ont rendu ce que j'avais donné. J'ai ouvert un créneau dans des conditions exceptionnelles. Ils venaient d'ouvrir la Tourmaline, j'ai pu avoir un lieu pour faire la même chose qu'à Nantes. Et puis il y a eu la COVID...
Au fur et à mesure des années, je m'apercevais que le lien entre l'histoire personnelle, familiale des accouchements et l'eau, il y avait un parallèle toujours présent. Je peux sans avoir le diplôme de psychanalyste dire que c'est vraiment exceptionnel.
L'eau est un révélateur.
Beaucoup de stages (à Fontevrault) et différents professionnels (le psychiatre Henri de Mortemare et la répercussion du nom de famille sur l'histoire familiale, le professeur de sport russe Tcharkovski qui avait mis en place l'accouchement dans l'eau de mer, en mer Noire...) m'ont permis d'approfondir ma réflexion et ma technique. On croisait nos réflexions. L'eau avait le vent en poupe. J'ai rencontré une cantatrice, on a fait du chant. C'est la première fois que j'ai trouvé le lien entre la respiration et l'eau. Je faisais faire le lien entre respiration et eau, mais de manière technique. Le chant plus le travail que j'ai fait avec un champion de karaté sur le cri m'a ouvert une perspective. J'ai ressenti qu'il fallait absolument laisser tomber la technique et retrouver l'essentiel de la respiration, c'est à dire, ce que tu as dans le ventre. Le cri de ton ventre, le ventre maternel, l'eau qui porte, l'eau qui fait peur, l'eau qui te porte, qui peut te tuer et qui peut te libérer en même temps.
Cette espèce d'ambiguité toujours là.
Je me suis dit, pour libérer la respiration pourquoi ne pas passer par le chant ? J'ai mis en place ma technique. J'ai utilisé le chant sous l'eau comme technique pour libérer les personnes de la peur de l'eau.
Après ça a été très rapide !
Pour l'introduction des papas, j'ai utilisé la technique du psychodrame. Pour faire faire au couple le chemin du bébé à travers le bassin de sa maman. Comme lui, dans l'eau.
Il y a eu des cas d'aggressivité. Des hommes et des femmes qui sortaient de l'eau en criant mais qu'est-ce-que vous m'avez fait faire !? Des femmes qui pleuraient, des hommes qui rouspétaient, des gens qui ont réfléchi, qui ont posé des questions, ça a bouleversé. Il y en a qui ont rejoué leur propre naissance, qui jouaient le scénario ! Moi, je regardai. Il sortait de l'eau et je disais : « Oh, vous avez eu un accouchement difficile, une naissance difficile.
- Oui ! Ma femme avait serré les jambes, j'arrivai pas à passer. »
Il sortait en crachant, en disant : « J'ai failli rester sous l'eau ! » Il ne comprenait pas. Un nageur pourtant, un nageur de compétition.
Moi, je disais : « Écoutez, si vous avez encore votre papa et votre maman, vous allez essayer de discuter avec eux, de parler des choses dont on ne parle jamais, de ce qui s'est passé pendant le travail, des petits détails. » Souvent il revenait et la fois d'après, il disait : « Oui, j'ai discuté avec papa (ou avec maman), j'ai eu les détails, j'étais scianosé, j'avais le cordon autour du cou... »
J'avais remarqué très tôt que les femmes parlaient à la place des maris. De la naissance de leur mari. Les belle-mères parlent ! Elles parlent à la future mère. Elles ne parlent pas à leur fils. Allez, on remet les choses en place ! J'ai senti que c'était le bon chemin que d'essayer de recadrer les choses. Ce n'est pas à la belle-fille de parler de la naissance de son mari, ce n'est pas à elle. Elle, elle doit s'occuper d'elle. Et les papas doivent s'occuper d'eux.
Et ça, ça a été flagrant dans un accouchement dont je me souviens bien. Elle était militaire, lui était militaire, tous les deux même grade, gendarmerie, un couple adorable et sympathique. Premier enfant, en siège. Elle, grande belle femme blonde, lui grand beau garçon avec des tatouages. Préparation dans l'eau, elle, impeccable. Lui, beaucoup de difficultés. Elle m'appelle, elle entre en travail, elle veut que je sois là. Elle me dit : « Je compte sur toi. » C'était Laurence en salle d'accouchement. Un engagement d'un bébé en siège assez long mais normal. Lui arrive en cours d'accouchement, il revenait d'une garde, il n'avait pas dormi de la nuit. Au moment de pousser, on voit les fesses du bébé, il s'aggripe à ma blouse et je l'entends qui dit : « Un soldat ça tombe pas, un soldat ça tombe pas. » Je me retourne vers lui, il était blanc. Je lui dis : « Si, un sol-

dat ça tombe ! » À ce moment-là, il tombe ! Il cogne sa tête contre le mur, il s'ouvre tout le menton sur le marche-pied en inox. Elle, elle continue de pousser, ça ne l'a pas du tout perturbée. Accouchement fantastique, elle rigolait de voir son mari ! Mais elle ne s'était pas rendue compte qu'il s'était assommé, il a fait un trauma crânien. On appelle un anesthésiste et une sage-femme de renfort. Dans le couloir, on traîne notre soldat qui ne tombe pas ! Branché, 8 ou 9 points de suture ! On le met à côté de sa femme, après dans la chambre, je lui dis : « Je ne comprends pas qu'est-ce qui s'est passé ? »
- Annie, tu me croiras si tu veux, j'ai été abandonné à la naissance. Ma mère est partie de la maternité tout de suite après m'avoir mis au monde. Je me suis vu naître, j'ai pas supporté l'idée. » Si on ne fait pas parler les papas avant, voilà ce qui se passe ! C'était logique, c'était un psychodrame. On était témoin sans comprendre. Je n'avais pas le droit d'abandonner les papas en cours de route.
Je faisais faire des excercices extrêmement durs pour des gens qui avaient peur de l'eau. Curieusement, la majorité des couples et des femmes qui venaient n'étaient pas à l'aise dans l'eau. Toujours ce parallèle entre la peur de l'eau et la peur d'accoucher. Si tu arrives à vaincre la peur de l'eau qui est une peur très très profonde, tu te dis, je vais peut-être dépasser la peur de l'accouchement ?
Et puis, il y a ce lien que je ne peux pas expliquer, l'eau, c'est d'où l'on vient.
On sort de l'eau, j'ai toujours ressenti que dans l'eau, dans une eau presque à la tempértaure du corps, tu peux te relâcher complétement. Tu peux te mettre à la place du bébé dans son liquide amiotique, ça te projette loin.
Vois cette image. Tu te laisses aller dans l'eau, tu es bien, tu n'as pas de pensées négatives et tu te laisses aller complétement. Si tu attends un bébé, tu as l'impression d'être une poupée russe. Tu as un bébé qui est dans l'eau, avec une maman qui est dans l'eau. Et toi aussi, tu as été dans l'eau. Tu as cette sensation de n'être qu'un maillon d'une chaîne. C'est très fort. C'est vraiment très fort.
Je me souviens d'une maman qui avait accouché dans une clinique, très technique, la première fois. Sous péridurale, sans ressenti, sans être vraiment satisfaite. Séparée du bébé rapidement, elle avait accouché à 21 h et le bébé avait été enlevé pour la nuit. Avec un papa quand même tenu à distance parce qu'il était capoté de partout. Dans une position qu'elle n'avait pas choisie. Pour son deuxième, elle vient à la Maison de la Naissance avec une demande d'accouchement dans l'eau. Le soir de l'accouchement, Sylvie, sage-femme m'a appelée : « Tu peux rester ? C'est Madame T., c'est le couple que tu as eu en préparation à la naissance, elle veut accoucher dans l'eau, dans la salle où il y a un bassin. Ils ont demandé à ce que tu sois là. »
La salle de naissance où il y avait le bassin s'appelait la salle Sauvage ! Le bassin était assez profond, un couple pouvait descendre dans l'eau. Pas très confortable, la femme glissait sur le carrelage. Il y avait des marches. Le médecin ou la sage-femme était obligé de descendre dans l'eau. Souvent, je descendai à la place du père qui ne voulait pas. Il y avait une résonnance bizarre chez les papas, ils n'étaient pas à l'aise. Je me mettais derrière la femme, comme un fauteuil. C'était du corps à corps.
Dans la salle, il y avait un grand matelas par terre avec plein de coussins.
Quand je suis entrée, le petit couple était tendrement enlacé. Elle avait des contractions, elle dormait. Ils étaient tous les deux en train de dormir. J'ai mis délicatement un drap sur eux. Elle était nue, lui en maillot de bain. Il ne faisait pas très chaud dans la salle. Lumière atténuée, je suis repartie en salle de garde avec Sylvie. Je lui ai dit : « Ils voulaient accoucher dans l'eau, t'es sûre ?
- Oui, oui, oui, c'est leur projet.
- Pour l'instant, ils dorment ! »
Elle était déjà à 4-5 cm de dilatation, donc avec des contractions fortes. Mais elle était très paisible. En la regardant, on se disait, mais non, ce n'est pas possible, elle n'accouche pas, ils vont rentrer chez eux ! Et puis, à un moment, elle sonne. On y va. Elle dit : « Là, je crois qu'il faut mettre de l'eau. » On a compris, nous, mettre de l'eau c'est remplir le bassin ! Je vais ouvrir l'eau, ça commence à se remplir gentiment et Sylvie dit : « Si vous voulez on vous aide vous pouvez aller dans l'eau maintenant. » La femme dit : « Non ! Non, surtout pas ! Laissez couler l'eau, laissez

couler l'eau ! » Et puis tout d'un coup, elle dit : « J'ai envie de pousser. »
En fait, elle était à dilatation complète. Sylvie a dit : « Ah, la poche des eaux va se rompre.
- Laissez couler l'eau. Laissez couler l'eau ! »
La poche a rompu spontanément. Sylvie n'a rien eu à faire. Le papa s'est mis derrière sa femme et nous, on est resté assise de chaque côté. Sylvie n'est pas intervenue, elle a laissé faire. À un moment donné, elle lui a dit : « Relevez un peu la jambe. » Elle a dégagé le bébé. Il est arrivé en douceur sur le matelas. Les quatre mains de papa-maman ont attrapé le bébé.
Nous, on était coites ! C'était d'une douceur, d'une beauté ! Et il y avait l'eau qui coulait ! Et moi j'avais une furieuse envie de faire pipi ! Quand tu es en salle avec les femmes, tu pousses avec elles. Là, quand la femme poussait, je sentais dans mon ventre l'envie de pousser, c'était tellement doux. Quand Sylvie a vu que tout allait bien, que le bébé allait bien, qu'il respirait bien, que le cordon était clampé, on est parti sur la pointe des pieds. Sylvie est retournée un peu plus tard pour voir pour le placenta, voir si il y avait un point à faire. Rien. On les a laissé dormir la fin de la nuit.
Après, on était ! Moi, j'étais à ça du sol ! Quelle énergie on prend alors, même si c'est fatigant, même si t'as pas dormi ! Et tu ne peux pas le raconter à qui ne l'a pas vécu. Sauf en salle de garde où on peut échanger, c'était formidable !
Dans le débriefing avec la jeune femme, elle a dit : « Pour moi l'accouchement dans l'eau était là, dans l'eau qui coulait. Il y avait le bassin, il y avait l'eau dans ma tête, il y avait l'eau dans mon corps. » Pour elle, c'était un accouchement dans l'eau.
Aujourd'hui, on a progressé dans la pathologie de la grossesse, du point de vue de la médecine, mais on a stoppé quelque chose sur la sécurité psychologique et physique de la femme enceinte, du couple enceint. On a laissé tomber. On sécurise d'une manière médicale et on pense que c'est la panacée, que c'est la réponse à tout. Les femmes sont en insécurité, les couples sont en insécurité. Je ressens ça profondément. Ce n'est pas parce que tu as une péridurale. La peur d'accoucher est plus forte que la péridurale.
On n'enlèvera pas la peur d'accoucher, elle fait partie de la vie. C'est obligatoire que tu aies peur d'accoucher. Quand tu accouches, tu accouches avec cette mémoire collective des femmes qui y ont laissé leur vie, tu accouches d'un enfant qui lui aussi va perdre la vie à un moment donné. Tu es toujours à cette frontière particulière de vie et mort, comme quand tu es dans l'eau.
L'eau sécurise, mais l'eau c'est la mort aussi. Quand tu accouches, tu es très près de la mort et tu n'enlèveras jamais la peur d'accoucher. La peur d'accoucher existe et ce que je déteste à l'heure actuelle, c'est que c'est un mot tabou. C'est tabou ! Douleur, peur et le mot mort. On nie la douleur des parents qui perdent un enfant à quatre mois de grossesse. Fausse couche ! Le mot fausse couche ! C'est une vraie grossesse qui est interrompue d'une manière naturelle ou médicale. On ne prend pas en compte ce que cela veut dire, ce projet qui est mort, cet espoir, cette vie. Combien de fois, j'ai entendu des médecins dire à une jeune femme qui venait de faire une « fausse » couche, à votre âge, vous en ferez d'autres ! Ça veut dire quoi ? Ou : elle a le temps d'en faire deux ou trois autres ! Suite à une formation que nous avons eue, à la Maison de la Naissance sur l'accompagnement du deuil, on a été les premiers, à Nantes, à permettre au couple de garder le bébé mort. Avec eux. Le temps dont ils avaient besoin. De faire tout ce qu'il fallait, tous les rituels, les photos, les faire-parts, la présence de la famille, religion ou pas.
J'ai revu certaines de ces personnes, pour un nouvel enfant. Ils en ont un souvenir fantastique. On a tenu compte de cet enfant-là.
Il faut abolir ce terme de fausse couche.
Grâce à la médecine, on a soi-disant résolu le problème de la douleur. Mais des femmes ont besoin de la douleur.
Elles ont une péridurale qui focntionne bien mais elles ont quand même mal. On se dit, tiens c'est bizarre ! Et il ya des femmes qui n'ont pas de péridurale et qui accouchent avec le sourire. Pourquoi ? On n'a pas de réponse, mais une chose est sûre, la peur d'accoucher est là. Elle est là pour l'ensemble des partenaires de la famille.

Des ronds dans l'eau ! Je lance une pierre et ça fait des ronds. Je suis comme la pierre, je fais des

ronds dans l'eau. L'eau, qui est technique malgré tout. C'est mon chemin pour aider les couples.
Je n'ai pas d'ego, je ne revendique rien.
Je donne sans attendre quoi que ce soit mais dans mon cheminement personnel, on me le rend...